

# COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

## ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Anthony BONNEMAISON, Élodie BOUBLIL, Coline FOURNOUT,  
Agnès GRIVAUX, Florent GUÉNARD, Amaena GUENIOT,  
Pierre-Alban GUTKIN-GUINFOLLEAU, Steven LE BRETON, Pierre MAGNE,  
Joulia SMORTCHKOVA, Camille de VULPILLIÈRES, Mélanie ZAPPULLA

Coefficient : 3.

Durée : 6h

Sujet : La valeur de la nature

### Analyse des notes et remarques générales

La moyenne de l'épreuve s'établit pour la session 2024 à 10,06 (écart-type : 3,5), contre 9,53 en 2023 (écart-type : 3,1), ce qui vient confirmer la tendance à la hausse signalée l'année dernière. Les notes s'échelonnent entre 0/20 (3 copies) et 19/20 (2 copies). Sur 976 candidates et candidats ayant composé, chiffre en légère hausse par rapport à la session précédente (913 candidates et candidats en 2023), 131 atteignent ou dépassent 14/20 (soit 13,4 %). Ce chiffre est en hausse par rapport à l'année précédente (11,2% des copies) et signale la qualité appréciable des copies de cette année. On retrouve cela dit, cette année encore, une forte concentration de copies notées entre 7 et 9 (342 copies). La tendance est toutefois à la hausse : les copies obtenant la note de 09/20 sont désormais aussi nombreuses que les copies obtenant la note de 08/20 (respectivement 134 et 133 copies). Cette tendance se signale aussi concernant les copies dont les notes sont égales ou supérieures à 16/20, en nette hausse cette année (55 copies, contre 32 en 2023, 37 en 2022 et 47 en 2021). Il n'a toutefois pas été possible, cette année encore, d'accorder à une ou plusieurs copies la note maximale.

Cette augmentation globale du niveau des notes manifeste l'effort réussi, pour certaines candidates et certains candidats, d'appliquer avec maîtrise et fluidité les règles de la dissertation philosophique, notamment au niveau formel. Le soin apporté à la construction de la copie, à la précision et à la variété des exemples et des références, est visible. La longueur du propos est mieux proportionnée aux difficultés objectives du sujet, et le travail de lecture, au long cours et de première main, de textes de philosophie ou de sciences humaines et sociales est perceptible dans un nombre appréciable de copies. Le jury ne peut que s'en satisfaire et encourage les candidates et candidats à poursuivre sur cette voie, en n'hésitant pas à se référer aux rapports de jury des années précédentes pour ce qui concerne les aspects concrets de la préparation des épreuves écrites.

Avant d'évoquer le traitement du sujet de cette année, rappelons, à toutes fins utiles, les critères de notation qui gouvernent la correction des copies. Les copies notées entre 0 et 5 comprennent les copies blanches, les copies qui s'arrêtent après l'introduction ou au début du développement, les copies hors-sujet, les copies dépourvues de toute analyse du sujet, les copies qui manifestent de très grandes lacunes en termes de correction orthographique, de réflexion, de culture philosophique et de raisonnement.

Les copies notées entre 6 et 9, même si elles respectent globalement les normes formelles de la dissertation, sont celles qui achoppent au moment de produire une analyse rigoureuse du sujet, seule capable de donner lieu à une problématique solide. Elles peuvent par exemple oublier des dimensions essentielles des notions analysées, ou produire des faux-sens sur les concepts centraux du sujet, par incapacité à prendre de la distance par rapport au sens commun. Souvent,

elles interrompent l'analyse conceptuelle, pourtant bien lancée, une fois l'introduction finie. De ce fait, elles laissent place à un développement superficiel, dépourvu d'arguments et de distinctions conceptuelles, sans rapport avec l'introduction. Elles peuvent aussi accorder une place trop importante, dans leur développement, aux opinions ou aux références convoquées de manière forcée, selon la résonance du sujet avec l'actualité ou avec des éléments de cours appris par cœur, de sorte que le propos adopte une structure peu convaincante ou artificielle. Elles ont aussi tendance à dissocier le moment de l'analyse du sujet du moment de la problématisation, et donc aussi du moment du développement : la problématique, superficielle, ne semble pas avoir été appelée par les remarques issues du travail de définition et de distinction conceptuelle. De ce fait, le développement laisse de côté de nombreuses distinctions conceptuelles pourtant établies à juste titre dans l'introduction. Elles comprennent enfin, comme cela a déjà été noté l'année dernière, de nombreuses inexactitudes, voire des erreurs importantes sur les références.

Rappelons également les trois conditions que doit remplir une copie pour atteindre la note de 10/20 : 1) elle fournit une analyse conceptuelle minimale de la question ou de la notion soumise à l'examen, précisant à la fois le sens des termes et leur extension ; 2) cette analyse la conduit à dégager un problème majeur posé par le sujet, qui englobe au moins un de ses aspects ; 3) elle propose un traitement argumenté et organisé du problème identifié, en examinant comment ce problème se pose dans différents domaines, et en développant une réflexion basée sur des références philosophiques, des éléments de culture générale et des exemples. Ces trois conditions signifient que le jury pourra valoriser une copie qui, même si elle ne produit pas un traitement exhaustif du sujet, essaie de développer un propos construit, argumenté et réfléchi à partir d'un problème nettement délimité, à l'aide de quelques références philosophiques maîtrisées et pertinentes. Il vaut donc mieux, pour la candidate ou le candidat, opter pour une réflexion modeste mais bien conduite, que pour une copie enchaînant, sur de longues pages, les lieux communs, les effets rhétoriques et les références superficielles et peu maîtrisées. Rappelons à ce titre qu'une partie qui enchaîne rapidement sept références n'est pas une bonne partie.

Ce qui permet à une copie d'atteindre la note de 14/20 est essentiellement lié à l'approfondissement des qualités d'analyse et de synthèse requises par l'exercice, ainsi qu'à la maîtrise précise de références philosophiques. Les enjeux et domaines du sujet sont pris en compte et articulés de manière claire, et les références ou les exemples sont présentés et analysés, de sorte que la réflexion peut avancer par leur truchement.

Le passage au-dessus de 14 concerne essentiellement les copies capables de faire preuve d'une réflexion déployée sur l'ensemble de la copie, soucieuse de mobiliser une culture philosophique et une culture générale travaillées depuis l'hypokhâgne, et de ce fait diversifiées et détaillées. Il englobe aussi les copies qui manifestent la capacité à produire des nuances, des objections, une évaluation et une comparaison des diverses options théoriques envisageables pour répondre au problème posé.

Signalons quelques derniers aspects formels importants : si le jury est conscient du fait que les candidates et candidats n'ont pas d'autre choix que de raturer certains mots ou certains groupes de mots, il regrette que ces ratures rendent parfois certaines phrases peu lisibles. L'usage d'une règle pourrait aisément régler ce problème. Il est en outre indispensable que les candidates et les candidats à la graphie peu facile à déchiffrer fassent un effort durant leurs années de classes préparatoires pour améliorer progressivement la lisibilité de leur écriture. Dans certaines copies, il arrive que certains mots ou groupes de mots ne puissent tout simplement pas être compris, surtout si la taille de l'écriture est très petite. La fonction informatique de grossissement des pages scannées sur l'outil de correction en ligne ne peut nullement permettre aux membres du jury de rendre plus déchiffrable une écriture aux caractères très petits et resserrés, très difficiles à identifier et à distinguer les uns des autres. Cela nuit indéniablement à la bonne transmission des contenus. Les candidates et les candidats ne doivent pas oublier que l'effort de transmission claire et distincte de

leurs savoirs et de leur réflexion, importante pour l'évaluation d'une dissertation de philosophie, passe aussi par le fait de veiller à donner accès à ce qu'ils affirment par une écriture lisible.

Ce qui vaut pour la graphie vaut aussi pour la bonne maîtrise de l'orthographe. Les fautes d'orthographe, de grammaire et de syntaxe, de même que le niveau de langue parfois relâché, retiennent l'attention des membres du jury et ralentissent l'accès au sens des phrases. En plus d'aller à l'encontre des exigences d'une épreuve de philosophie inscrite dans la section des Lettres, ces problèmes d'orthographe nuisent également au bon accès aux idées et réflexions développées dans la copie.

## Traitement du sujet

Le sujet de cette année, « La valeur de la nature », nécessitait une analyse conceptuelle approfondie, qui n'a malheureusement pas, dans une immense majorité des copies, été conduite jusqu'à son terme. En effet, si les deux concepts centraux du sujet, à savoir « valeur » et « nature », ont bien été analysés, quoique de façon inégale, dans la plupart des copies, la réflexion sur la forme même du sujet a souvent été délaissée. Pourtant, la tournure au génitif méritait réflexion, au sens où elle incitait à distinguer deux significations principales de l'expression. D'une part, la valeur de la nature pouvait être interprétée comme la valeur que possédait la nature elle-même, de façon intrinsèque. D'autre part, la valeur de la nature pouvait renvoyer plutôt à la valeur qui était attribuée à la nature depuis un point de vue extérieur, de façon extrinsèque. L'analyse de la forme du sujet permettait alors naturellement de mettre en relief une difficulté majeure associée au sujet : celle de savoir s'il existait une valeur intrinsèque de la nature qu'il était possible de saisir, indépendamment du point de vue humain, suspecté d'anthropocentrisme. En effet, la valeur extrinsèque attribuée à la nature l'est souvent d'un certain point de vue, ou depuis une certaine fin. Du point de vue du peintre, la valeur d'une entité naturelle (comme une rivière) peut dépendre de ses qualités esthétiques. Du point de vue d'un ingénieur, la valeur de la même entité peut dépendre par exemple de la force du courant, et des divers aménagements permettant d'exploiter certaines qualités physiques de cette entité. La question est alors celle de savoir si ces différentes attributions de valeur peuvent être dites équivalentes, et si elles ont la même légitimité et le même fondement.

Dès ce début d'analyse, on voit que cette difficulté liée à la distinction entre valeur intrinsèque et valeur extrinsèque de la nature en recoupe d'autres : tout d'abord, la valeur intrinsèque, si elle peut être envisagée dans l'abstrait, semble concrètement insaisissable. Lorsque l'on parle de la valeur de la nature, on renvoie bien souvent à sa valeur esthétique, économique, morale, déterminée d'un point de vue humain. La valeur intrinsèque paraît, à ce titre, d'emblée opacifiée par les différentes formes de valeur extrinsèque attribuées à la nature. En outre, la prise en compte des différentes formes de valeur extrinsèque, liées à des fins humaines ou à des normes particulières, semble souvent viser des entités naturelles particulières, et non la nature en son ensemble. On pourrait ici mobiliser l'exemple de la rivière, ou bien la façon dont les systèmes de normes et les conceptions culturelles de l'être humain conduisent à des traitements différenciés des espèces animales, dans le temps et dans l'espace (le chat domestique ne connaît pas le même sort que le requin dans certaines représentations culturelles). Enfin, la pluralité des formes de valorisation de la nature ne peut conduire à ignorer une question cruciale, qui est celle de savoir ce qu'est la nature pour déclencher de tels processus de valorisation.

Face à ces enjeux, il apparaît désormais clairement que la réponse à cette difficulté soulevée par la différence entre valeur extrinsèque et intrinsèque impliquait de fournir une analyse détaillée et approfondie des concepts centraux du sujet. En effet, le problème de la valeur intrinsèque ou extrinsèque de la nature, pris de façon générale, se pose surtout lorsque l'on conçoit et présuppose une hétérogénéité entre la nature et l'instance censée reconnaître sa valeur ou lui assigner une valeur. À ce titre, on peut noter que cette hétérogénéité conduit parfois à ne conférer aucune autre valeur à la nature que celle que lui attribue l'être humain. En outre, on peut envisager que cette

hétérogénéité découle d'un processus de dévaluation : si la nature est conçue comme l'opposé de la culture, de la civilisation, de l'histoire, ou bien encore de la raison, alors sa valeur est opposée à tout ce qui est valorisable et valorisé du point de vue humain. Dans ce contexte, seule sa valorisation extrinsèque par l'humain peut lui conférer, indirectement, une valeur. C'est notamment sous cet angle que l'on peut commencer d'aborder le vaste projet moderne d'exploitation et de domination de la nature. Le sujet invitait ainsi à réfléchir au processus de valorisation ou de dévalorisation de la nature, en tant que cette dernière s'inscrivait fréquemment dans des dualismes et des hiérarchies.

Il fallait donc revenir, pour traiter avec précision du problème soulevé par le sujet, aux définitions classiques du terme de nature, en signalant, sans forcément y adhérer, la façon dont ce terme, à peine défini, se trouvait immédiatement engagé dans une série de dualismes, que nous venons de mentionner (nature/culture ; nature/histoire ; nature/civilisation ; nature/raison ; nature/technique). Si la plupart des copies ont fourni des définitions convenables du terme, plus rares sont celles qui ont questionné les dualismes introduits par ces définitions, en particulier dans leur dimension historique. Si la nature peut être conceptualisée, notamment à partir d'Aristote, comme principe immanent du mouvement et du changement (*Physique*, II, 1), et qu'elle est de ce fait distincte de la technique, elle est par la suite conçue à partir d'un ensemble de lois qui la régissent, et qui semblent s'opposer aux conventions humaines, qui sont soumises au changement historique conscient et volontaire. Selon la définition donnée au concept de nature, le dualisme instauré n'est donc pas le même. Notons au passage que ces différents dualismes peuvent établir une hiérarchie entre les deux pôles antagonistes ainsi constitués. La nature n'est pas seulement opposée à la culture ; elle peut être caractérisée comme inférieure à cette dernière.

Cette première réflexion sur le concept de nature ne pouvait se poursuivre sans approfondir encore le moment d'analyse conceptuelle. Beaucoup de copies l'ont signalé à juste titre : les usages courants du concept de nature font apparaître sa polysémie et compliquent l'interprétation de l'expression « la valeur de la nature ». Malgré les usages courants du terme, la nature n'est pas synonyme d'environnement ni de monde : l'environnement renvoie à ce qui entoure l'être humain ou d'autres espèces vivantes, qui tirent de lui les ressources nécessaires à sa survie. Le monde, de son côté, est défini comme une totalité ordonnée organisée autour d'un centre, englobant l'ensemble des phénomènes. La nature, quant à elle, n'est pas forcément ordonnée autour d'un centre et elle englobe certes les organismes vivants qui la composent et qui organisent leur survie en interagissant avec leur milieu, mais ne s'y limite pas. La nature n'est en effet pas synonyme de vie organique : elle peut être non seulement inorganique, mais elle peut aussi contenir nombre d'entités non vivantes : minéraux, roches, eau, sols. Elle n'est enfin ni synonyme de tout ce qui existe, ni synonyme de réalité en général ; autrement, elle rendrait caducs les dualismes mentionnés plus haut.

D'un point de vue philosophique, la nature est donc fortement polysémique. Notons, pour abonder en ce sens, qu'elle ne renvoie en outre pas simplement à ce principe de mouvement et de changement dont parle Aristote dans sa *Physique*, mais également à l'essence d'une chose. La plupart des copies qui ont aperçu ce point ont d'ailleurs parfois témoigné de l'embarras, souvent résolu par une forme de discernement : l'expression de valeur de la nature, quand la nature est définie comme l'essence d'une chose, permet certes de déceler que la nature peut être valorisée en tant qu'elle constitue ce qui est le plus déterminant et le plus universalisable dans une chose. Néanmoins, cette compréhension de l'expression rend plus difficile le déploiement d'un problème saillant et unifié. Il était donc légitime d'évoquer ce sens, sans pour autant le mettre au centre, pour se concentrer sur le premier sens du terme de nature. Rappelons à ce titre qu'il n'est pas problématique de hiérarchiser les sens d'une notion, afin d'établir une problématique cohérente et pertinente. L'essentiel est, pour la candidate ou le candidat, de penser à bien expliciter les raisons qui les conduisent à traiter de manière moins approfondie une des significations du concept, lorsqu'ils ou elles souhaitent le faire.

Au terme de ce premier moment d'analyse conceptuelle, on voit que la façon dont la nature est définie influe sur la question de sa valeur, que cette dernière soit intrinsèque ou extrinsèque. Cela entraîne deux conséquences : d'une part, la nature n'étant pas équivalente à l'environnement, le sujet n'invite pas à restreindre son propos sur la valeur de la nature à des considérations sur l'écologie. Si cet aspect a évidemment son importance, et si la crise écologique invite à poser plus frontalement l'idée d'une valeur intrinsèque de la nature, nécessitant sa protection indépendamment des fins humaines, il ne doit pas conduire à évincer d'autres dimensions du sujet. D'autre part, on voit que pour parvenir à traiter du problème du sujet sans se perdre dans les différentes définitions possibles de la nature, et sans produire un catalogue des différentes valeurs de la nature associées aux différentes définitions de la nature établies au cours de l'histoire, il est indispensable d'analyser de façon approfondie la notion de valeur.

C'est un concept qui a pu dérouter certaines candidates et certains candidats, à tel point que la notion a été souvent sous-thématisée. Le jury a pu constater, pour l'analyse de ce terme, un embarras qui donnait souvent lieu à des définitions circulaires : la valeur était définie comme ce qu'on valorisait. Pour sortir de cet embarras, certaines copies décidaient de partir de la notion de prix, ou de l'acceptation de la valeur en économie. Si cette stratégie pouvait servir de point de départ à la réflexion, elle ne devait cependant pas conduire à réduire la valeur au processus de valorisation économique, ni à identifier la valeur et le prix.

Pour sortir de cet embarras concernant le concept de valeur, une bonne démarche consistait à décomposer ce qui était intriqué dans le concept de valeur. Tout d'abord, on pouvait partir du constat que ce qui avait de la valeur était souvent dit d'un objet ou d'une personne qui possédait certaines qualités. La valeur était donc pensée à la fois comme une qualité possédée par telle ou telle entité, et le fruit d'un processus de reconnaissance de cette qualité, qui conduisait, pour l'instance reconnaissant ladite qualité, à éprouver de l'estime. Cette première définition permettait de comprendre un aspect des problèmes associés à la notion de valeur de la nature : si la valeur de la nature est reconnue comme une qualité intrinsèque, la question est de savoir par quel biais elle l'est : qu'est-ce qui donne accès aux valeurs comprises comme des qualités objectives d'une chose ? S'agit-il d'une connaissance ? D'une saisie émotionnelle ? Et sur quel principe se fonde cet accès ? Une conséquence de l'idée de valeur objective de la nature est qu'elle peut constituer un repère ou une orientation pour l'être humain qui la saisit, que cette valeur soit négative ou positive.

Mais cette conception d'une valeur définie comme qualité intrinsèque, reconnue par un observateur extérieur, peut être discutée : l'observateur extérieur n'est-il pas plus actif que ce que l'on pourrait supposer de prime abord ? La valeur ne découlerait-elle pas plutôt d'un processus de valorisation subjectif ? Et dans ce cas, comment peut-on définir ce processus ? Il semble que le processus de valorisation découle d'une comparaison entre un objet, ses propriétés, et une norme plus ou moins instanciée par cet objet. La question est donc ici de savoir depuis quelles normes la valeur est établie. Prenons l'exemple des valeurs esthétiques. Lorsque l'on dit d'un tableau qu'il possède une valeur esthétique, et si l'on considère que la valeur esthétique procède d'un processus d'évaluation, à quelle norme se réfère-t-on pour la lui attribuer ? Est-ce le beau ? L'équilibre et la symétrie des proportions ? Il semble en tout cas que le processus de valorisation consiste à identifier, dans l'objet, telle ou telle propriété qui atteste de sa plus ou moins grande beauté, ou de sa plus ou moins grande symétrie. Le problème qui émerge alors, à partir de cet exemple, est celui de la pluralité, de la hiérarchie et du conflit des valeurs dans un champ ou un domaine donné. Il arrive, comme c'est le cas dans le champ économique, que l'on puisse comparer les valeurs en fonction d'une certaine quantité de marchandises contre lesquelles elles sont échangées. Mais ce n'est pas forcément le cas de tous les champs au sein desquels la notion de valeur est employée : comment comparer la valeur esthétique d'une rivière et d'une rose ? Notons à ce titre que cette question de la pluralité et de la hiérarchie des valeurs peut aussi tout à fait s'appliquer à la conception objective de la valeur, telle que détaillée plus haut, et qu'elle permet, lorsqu'elle est approfondie, de saisir un autre aspect important du sujet, traité de façon souvent partielle dans les

copies : celui de la valeur de la nature en tant qu'elle peut être négative, ou inférieure à d'autres valeurs dont elle se distingue.

Au terme de ce second moment d'analyse conceptuelle, consacré à la notion de valeur, une conclusion se dégage : au-delà de la question de la caractérisation de la valeur de la nature (positive ou négative, relative ou absolue, intrinsèque ou extrinsèque), la question est celle de savoir ce qui fait que certaines définitions de la nature entraînent de manière plus ou moins nécessaire une réflexion normative et axiologique qui convoque le concept de valeur. La nature possède-t-elle des propriétés d'ordre axiologique (la beauté, l'ordre) susceptibles d'expliquer que l'on puisse à la fois la connaître et la considérer comme un modèle ou un anti-modèle ? Si tel n'est pas le cas, peut-on vraiment envisager de parler de valeur de la nature au singulier, alors que les processus d'évaluation et les normes sur lesquelles ils reposent sont multiples ? C'est ainsi que la problématisation du sujet pouvait être élaborée, en évitant les principaux écueils rencontrés par les copies cette année, à savoir : 1) une rigidité excessive du questionnement, liée à une restriction trop forte du sujet à une de ses dimensions, voire à un changement de sujet (de la nature au monde ou au réel) ; 2) un décalage de la problématique, subitement trop générale par rapport au travail de distinction conceptuelle et de réflexion précise sur les termes du sujet ; 3) un propos très descriptif et historique, lié à la sous-thématisation de la notion de valeur et de ses enjeux.

Après le moment d'analyse du sujet, le traitement du sujet proprement dit pouvait se déployer. Rappelons, à ce propos, un élément important : le jury n'a pas d'attentes spécifiques au sujet du plan. Il souhaite juste identifier une progression cohérente et argumentée de la copie, bien articulée à la problématique. Ce qui signifie que le plan ne peut être organisé de telle sorte qu'il pourrait s'appliquer à n'importe quel sujet. Cette année encore, le jury a eu à déplorer des plans rédigés sous la forme d'un catalogue. Il a aussi regretté que les plans plus historiques, qui pouvaient être recevables au vu du sujet, aient développé une approche trop schématique des dynamiques historiques, qui finissait en outre par rendre invisibles les enjeux conceptuels.

Au vu des problèmes et des enjeux qui viennent d'être soulevés, une démarche possible pouvait consister à partir d'une interrogation sur les raisons qui conduisaient à appréhender la nature non seulement d'un point de vue descriptif mais aussi normatif. Qu'est-ce qui conduit à appréhender la nature sous l'angle de sa valeur, positive ou négative ? Une première réponse, au vu de la pluralité de valeurs associées à la nature par les différentes cultures et sociétés humaines, pouvait consister à montrer que la nature, en interaction avec l'être humain, était traversée par des dynamiques de valorisation liées aux activités et finalités proprement humaines. Ainsi de la valeur religieuse, économique ou esthétique de la nature. Il était alors possible d'insister sur le caractère fluctuant et pluriel de cette valorisation, positive ou négative, de la nature, en fonction des fins humaines. L'approfondissement de cet aspect devait pourtant conduire les candidates et les candidats à réfléchir à ce qui orientait ces processus de valorisation et de dévalorisation, dans différents champs et à différents moments de l'histoire, et à songer à leur articulation. Par exemple, on pouvait s'interroger sur la concomitance, dans les sociétés modernes, d'une valorisation économique de la nature, apparemment hégémonique, avec une valorisation esthétique de la nature. Comment saisir ensemble l'exploitation sans limites de la nature et la reconnaissance de sa beauté, qui semblerait plutôt impliquer de la préserver de l'activité humaine, à des fins de contemplation ? Une réponse, esquissée notamment par Theodor W. Adorno, consiste à souligner que la nature ne peut être reconnue comme belle que lorsqu'elle n'effraie plus, et qu'elle n'est plus associée à un risque pour la survie. Or la fin de l'effroi face à la nature nécessite qu'elle soit suffisamment dominée et exploitée pour garantir la survie. La conjonction de ces deux valorisations en apparence incompatible est ainsi clarifiée.

Cette approche essentiellement subjectiviste et extrinsèque de la valeur de la nature néglige toutefois un aspect : à moins d'assumer une position résolument relativiste, on constate que ces différentes évaluations et valorisations de la nature ne sont pas équivalentes et ne sont pas forcément légitimes au même titre. Le contexte de la crise écologique pouvait conduire les

candidates et les candidats à explorer cette piste dans un second temps. L'idée d'une nature conçue comme ressource inerte et comme substrat d'un processus humain de valorisation, seul à même de lui conférer une valeur, joue un rôle important dans l'exploitation économique de la nature. Au vu des conséquences de cette exploitation, on est en droit de questionner l'adéquation de cette idée et de cette valorisation avec la nature elle-même, ainsi que la comptabilité entre cette idée et des principes de justice (issus, dans ce contexte, de réflexions sur la justice climatique ou la justice intergénérationnelle). Faire le partage entre ces différentes valorisations impliquait alors de supposer une éventualité : la nature pourrait bien posséder certaines propriétés lui conférant une dimension normative et une valeur, indépendamment des activités humaines et des processus de valorisation qui leur sont associés. Ces propriétés peuvent être de plusieurs ordres et elles sont sujettes à débat. On pourrait supposer que la valeur intrinsèque de la nature dépend du fait que les entités naturelles, en tant qu'elles sont vivantes, sont à elles-mêmes leur propre fin, ou encore que la nature constitue un équilibre complexe marqué par l'interdépendance d'entités très diverses, qui se caractérise par une forme d'ordre et de richesse, valorisable en tant que tel.

Le jury, qui n'attendait pas des candidates et des candidats des connaissances poussées en philosophie de l'environnement et en éthique environnementale, a été agréablement surpris de la culture riche et diversifiée perceptible dans certaines copies. Cette culture permettait de ne pas se limiter à des références convenues et utilisées de façon parfois forcée. Cela a notamment été le cas lorsqu'il a été question, pour les candidates et les candidats, de mobiliser Hans Jonas pour penser la responsabilité à l'égard des générations futures, ou les théories du contrat social pour penser la sortie hors de l'état de nature. Ces références étaient souvent présentées de manière schématique et elles étaient insuffisamment précises et détaillées, alors même qu'elles étaient présentées comme incontournables pour aborder la question de la valeur de la nature. Elles conduisaient en outre à ne pas traiter de certains aspects du sujet. Par exemple, la sortie hors de l'état de nature était fréquemment assimilée, de façon générale, à une forme de dévalorisation de la nature. De ce fait, la réflexion au sujet du rapport entre les droits naturels et la normativité de l'état civil finissait par être entravée ou évacuée. Il aurait pourtant été possible, notamment par la mobilisation de Rousseau, de garder à l'esprit la possibilité que des dispositions ou des sentiments naturels jouent un rôle moral important dans l'état civil. De façon générale, les copies n'ont pas toujours pensé à aborder la question de la valeur de la nature en tant que cette dernière constituait une dimension centrale de la vie humaine. Il aurait ainsi été appréciable qu'un plus grand nombre de copies aborde la question de savoir ce que l'on considère comme naturel dans la vie du corps humain vivant. De quoi cette dimension naturelle est-elle constituée ? De certaines conduites instinctives ? De pulsions ? Ce questionnement pouvait conduire à réfléchir aux processus de valorisation au sein de la nature elle-même, notamment au travers des organismes. Certaines copies y ont pensé et ont pu mobiliser de manière fructueuse Nietzsche ou Canguilhem pour traiter ces questions. C'était un aspect qui pouvait permettre de venir complexifier ou nuancer les développements sur les fondements objectifs de la valeur intrinsèque de la nature.

Rappelons pour finir que le jury attend moins des candidates et des candidats la connaissance superficielle, excessivement générale et convenue de références philosophiques jugées incontournables, qu'une réflexion rigoureuse et développée de manière progressive. Chaque année, les copies mobilisent le plus fréquemment, et, pour une majorité écrasante d'entre elles, de façon extrêmement superficielle voire erronée, quel que soit le sujet, Hobbes, Rousseau, Levinas, Heidegger et Jonas. C'est précisément parce que ces références ne sont pas connues de façon approfondie et exacte qu'elles peuvent être utilisées par les candidates et les candidats pour traiter de n'importe quel problème philosophique. Elles ne peuvent donc pas être valorisées par le jury. Les candidates et les candidats sont donc à nouveau encouragés à ne pas perdre leur temps à transformer, sans s'y être jamais directement confrontés, la pensée complexe d'auteurs de la tradition en prêt-à-penser mêlant clichés et jugements de valeur sans fondement, mais à poursuivre le travail méticuleux d'apprentissage et de lecture de première main de ces auteurs, perceptible dans

les meilleures copies, tout en n'hésitant pas, comme cela a été le cas cette année, à mobiliser des lectures issues d'autres disciplines et nourries de questionnements contemporains.